

Bertrand Leclair
L'invraisemblable
histoire de
Georges Pessant

r o m a n

Flammarion

Extrait de la publication

L'invraisemblable histoire de Georges Pessant

Bertrand
Leclair



Sandrine Roudéix © Flammarion

Tombé par hasard sur un vieux numéro de *Paris Match* de 1962, relatant le procès de Georges Pessant, l'« assassin à la Simca 1000 » qui terrifia le Nord de la France et excita des procureurs trop bien intentionnés, le narrateur raconte sa propre enquête. Il est mu par une obsession : rendre justice à un homme. Georges Pessant est innocent, quoi qu'en disent les mauvaises langues du voisinage, quoi qu'en dise ce Marc Treillou qui s'acharne sur sa mémoire, quoi qu'en disent les avocats des familles traumatisées. Et quoi que semblent avouer les pages écrites par Pessant en prison, accumulant les détails les plus sordides des meurtres...

Le récit de quatre crimes sexuels et d'une erreur judiciaire se déploie avec une simplicité et une habileté diaboliques. Le lecteur est entraîné, il subit la fascination qu'exerce cette histoire criminelle, déchaînant les passions les plus noires dans une certaine province française des années soixante. Et ensuite, pauvre lecteur, un ultime renversement le renvoie à lui-même et aux grands problèmes que soulève le roman : vérité et mensonge, violence et soumission de l'opinion publique.

Bertrand Leclair est romancier et essayiste ; il a publié entre autres Théorie de la déroute et Une guerre sans fin. Il est également auteur de fictions radiophoniques.

Flammarion

Extrait de la publication

L'in vraisemblable histoire
de Georges Pessant

DU MÊME AUTEUR

Romans

Movi Sévaze, Verticales, 1999.

La Main du scribe, Mercure de France, 2002.

Disparaître, Farrago, 2004.

L'Amant Liesse, Champ Vallon, 2007.

Une Guerre sans fin, Libella – Maren Sell, 2008.

Essais

L'Industrie de la consolation, Verticales, 1998.

Théorie de la déroute, Verticales, 2001.

Verticalités de la littérature, Champ Vallon, 2005.

Le Bonheur d'avoir une âme, Maren Sell éditeur, 2005.

Bertrand Leclair

L'invraisemblable histoire
de Georges Pessant

Flammarion

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-4017-9

« Innocent que j'étais, de n'avoir pas compris que les monstres servent d'exutoire au sadisme larvé des "honnêtes gens" ! »

Jean Meckert, *La Tragédie de Lurs*

« Sans aveux on n'obtiendra jamais de condamnation, dit-il. Voilà mon opinion. Et c'est pourquoi on ne saurait être trop prudents. »

Truman Capote, *De sang-froid*

I

Les hasards de Montélimar

Vrai, et comme disait l'autre sans mâcher ses mots, il faudrait être bigrement jeune et confiant dans ses capacités à parler librement de justice et de mort et de mille autres choses souvent sexuelles avec une intelligence déliée de toute prétention littéraire, et avec moins de circonvolutions que j'en ai déjà déployées en quatre lignes ; il faudrait, sans égocentrisme, savoir écrire comme on rêve et habiter l'innocence première de la langue et des phrases et que les mots coulent de source sans barrage ni chicane, pour avoir le front d'exhumer une fois de plus l'affaire Pessant après ce que je viens d'apprendre, me suis-je dit alors que j'écoutais Marc Treillou irradié d'alcool et de vérité m'en parler depuis des heures, au fond de la Brasserie impériale de Montélimar.

J'ai toujours su que je consacrerai tôt ou tard un livre à l'homme qu'on accusa d'être l'assassin à la Simca 1000 au début des années soixante, mais jamais je n'aurais pensé me voir contraint d'y revenir

aussi brutalement. Condamné à mort sur la seule foi de ses carnets noircis en prison, Pessant a été guillotiné pour avoir tenté de se libérer par l'écriture d'une culpabilité qu'on le forçait à endosser. À défaut d'atteindre à la fluidité des rêves, je maintiens qu'il était innocent, rendu à moi-même dans ma chambre d'hôtel. Chambre anonyme, où rien ne rime, dit la chanson... Plus rien ne rime, non, quand voilà si longtemps que je me suis approprié cette histoire curieusement oubliée de tous, dont les enjeux me fascinent tant que je l'ai évoquée trois fois, déjà, y puisant matière à représenter ce qui nous tient la main lorsque nous écrivons, lorsque nous lisons, et la culpabilité à double tranchant qui parfois en résulte... Non, jamais je n'aurais imaginé qu'un inconnu puisse m'interpeller en public pour contredire ma version des faits, fragiliser ma démonstration de l'innocence de Georges Pessant.

C'est pourtant ce qui s'est produit, aujourd'hui, à Montélimar, au point qu'à égrener ses remarques les plus spectaculaires, à détailler le rôle qui aurait été le sien dans l'édition des *Confessions de l'assassin à la Simca 1000*, Marc Treillou, dont j'ignorais l'existence ce matin, aura ce soir réussi à m'entraîner dans ce temple du kitsch qu'est la Brasserie impériale pour m'y noyer d'informations jusqu'à plus soif. Aussi désagréable soit-elle dans sa prétention à être à la hauteur de son nom, la Brasserie impériale de Montélimar présente en effet la grande qualité d'être la seule à rester ouverte passé minuit, y compris, ce qui peut paraître

étrange et en tout cas décevant, durant la semaine où cette ancienne sous-préfecture accueille l'excellente manifestation des Cafés littéraires dont je suis cet automne l'un des invités, le plus assoiffé peut-être parmi une trentaine d'auteurs plus ou moins connus et à mon humble avis plus ou moins intéressants (chacun, bien entendu, estimant les autres à sa petite aune personnelle et réciproquement, comme toujours dans ce genre de rassemblement d'écrivains à qui l'on a promis une chose plus incroyable que Palavas-les-Flots pour les enfants des cités minières – des vagues et des vagues de vrais lecteurs et même de lectrices – mais où les uns et les autres arrivent et observent et trempent le bout de leurs phrases avant de se lancer rengorgés dans les repas collectifs et les différentes animations, sans oublier ni avouer jamais qu'ils disposent, à part eux, de leur propre échelle des valeurs littéraires sur laquelle ils perchent en général dans les hauteurs, là où l'on respire : d'où une ambiance un rien britannique, façon zone protégée où se cherchent et se croisent poliment différentes espèces d'échassiers migrateurs et reproducteurs).

Il faut y venir, cependant, en d'autres termes plus prosaïques et moins alambiqués : ce type qui me soupçonne pour des raisons obscures de distiller un intérêt morbide et narcissique dans ma façon de relater l'affaire Pessant a raison au moins sur un point, voilà exactement ce que je me suis dit, tout à l'heure, tandis que je laissais Marc Treillou s'enfoncer dans son monologue derrière le nuage vaporeux que le

mauvais vin du Sud avait levé entre nous. Je venais de renoncer à rattraper sur mon carnet Rhodia de petit format ses phrases qui chaloupaient à pleine vapeur, désormais, chacune semblant s'éloigner et m'oublier enfin, mais c'était toujours pour revenir par la bande à l'affaire Pessant, sur laquelle il en aurait eu beaucoup encore à m'apprendre, il me le faisait sentir. J'avais accumulé tant d'éléments inédits que je pouvais bien laisser filer un peu son discours, reprendre mes esprits au vin du Sud qui le rendait archaïque et plutôt sympathique, Marc Treillou, je dois le concéder, depuis qu'il avait tombé son affreuse veste bleue (« On en reprend un ? Dieu t'a fait un gosier, c'est pour t'en servir, non ? »). Dieu sait surtout combien il m'avait agacé, en début d'après-midi, dans la grande salle de l'hôtel de ville, à intervenir en plein débat public à propos de ce qu'il a osé appeler ma « croisade pour la réhabilitation de Georges Pessant ». Ma croisade ! Le genre de mot qui a le pouvoir immédiat de vous mettre en boule. Et une fois en boule, vous dévalez, que ce soit sur le bon ou sur le mauvais versant des choses...

— Mais je me moque bien de réhabiliter Pessant, moi !

— Pourquoi diable y revenir une fois de plus dans votre dernier livre, alors ?

— Attendez ! C'est à peine une mention au détour d'un chapitre, ce qu'on appelle un effet de réel, ai-je tenté d'expliquer en me redressant face au micro, au bord de l'estrade que nous étions quatre

auteurs d'inégale notoriété à partager. Évoquer un fait divers comme celui-là dans la trame d'un roman permet d'ancrer la fiction dans la réalité de son époque, en l'occurrence le début des années soixante, la fin de la guerre d'Algérie, voilà, c'est tout... Évidemment, ai-je poursuivi quand j'aurais mieux fait de rendre le micro, évidemment, c'était aussi une manière de court-circuiter les deux poids deux mesures d'un côté l'autre de la Méditerranée, questions viols et assassinats... Parce que, et je le précise pour ceux qui n'auraient pas lu le livre, l'affaire Pessant y intervient au moment où l'un de mes personnages rentre à Armentières après avoir passé plus de deux ans en Algérie comme conscrit. Autant dire qu'il a encore en surimpression de rétine des dizaines de cadavres, ses camarades brûlés, émasculés, égorgés à n'en plus dormir, mais aussi les Algériens que son commando de chasse a laissés sans sépulture aux portes des mechtas incendiées, au nom de l'ordre et de la grandeur de la France, et quand il retrouve Armentières, sa ville natale qui est aussi celle de Pessant, là-haut tout près de la Belgique, personne n'en parle, de ces morts-là ! N'existent pas ! Dans les cafés, dans les familles, il n'y en a que pour les quatre malheureuses victimes de l'horrible assassin à la Simca 1000, comme les journaux locaux l'appelaient tous, Pessant, tous à se tirer la bourre avec ça, les quotidiens du coin, *La Voix du Nord*, *Le Beffroi d'Armentières*, *La Libre Belgique*, *Le Nord Littoral*, il y en avait beaucoup à l'époque, c'étaient gros tirages

et concurrence exacerbée, c'était avant la télévision, tous à y revenir selon leur couleur politique alors que l'enquête piétinait, et pourquoi la police traîne autant, est-ce qu'elle chercherait par hasard à protéger du beau monde façon ballets roses ou bleus, et comment c'est possible d'atteindre cet état de bête lubrique ? Bref, tout un ramdam sur fond de motivations que vous m'accorderez pas toujours jolies jolies... Alors voilà, j'aurais difficilement pu trouver meilleure façon d'illustrer l'écoeurement de mon personnage et l'impossibilité où il se trouvait d'en rien dire après deux années passées à maintenir l'ordre dans les Aurès... Il serait rentré d'Indochine dans la Drôme quelques années plus tôt, j'aurais imaginé qu'il n'entendait parler que du vieux Gaston Dominici à ne plus le supporter, et voilà, l'effet était le même ! Un point c'est tout !

— Vous nous dites en somme avoir un recours exclusivement utilitariste à cette série de crimes odieux, et vous y allez pourtant une fois de plus de votre couplet, votre certitude qu'il serait innocent, Georges Pessant... Ne vous en déplaie on peut se demander quelle est la nature de la fascination que vous éprouvez pour cette histoire...

— Ce qui est malsain, c'est l'oubli où elle croupit, cette histoire ! Où certains la maintiennent sciemment, si vous voulez mon petit avis personnel, sans vouloir dénoncer ici aucun supplément de grand quotidien... Parce que, fascinante, elle l'est, assurément : voilà un homme, au bout du compte, qui aura

été condamné à mort pour avoir tenu des carnets intimes dans sa cellule, et ça s'est passé en 1962, en France ! Alors, quel que soit le degré de violence, ou même d'abjection, si vous voulez, que certaines pages des écrits de Pessant peuvent atteindre, c'est stupéfiant, et ça l'est d'autant plus qu'à mon avis il n'a fait que raconter les reconstitutions des crimes qu'on lui imputait, Pessant, puisqu'on a rétrospectivement quelques raisons de le penser innocent... Mais le plus invraisemblable, c'est encore que cinquante ans plus tard personne n'en parle... Aux oubliettes, l'affaire Pessant ! Et pourquoi ? Pourquoi elle ne ressort jamais, cette histoire ? Trop compliquée ? Trop incertaine ? Trop chargée de culpabilité, une culpabilité absurdemment collective, qui tient d'abord au poids des mots, le poids que peuvent atteindre les mots dès lors qu'ils sont écrits ? Une fois sur la page, hélas, ils ne peuvent plus s'envoler, les mots, seules les paroles s'envolent avec grâce, les écrits restent plombés au sol, eux, cloués aux affaires criminelles... Est-ce qu'il n'y a pas là un matériau formidable, pour un romancier ?

Très sobre encore (il était 15 heures) et plutôt digne dans son blazer bleu d'une autre époque qui lui donnait l'agaçante élégance des sexagénaires qui s'ignorent, Treillou m'a laissé parler, mais il avait gardé le micro, et ce n'était pas pour s'excuser (il n'avait d'ailleurs aucune raison objective de le faire – et je pourrais évidemment gommer cette phrase malheureuse plutôt que de le préciser, mais voilà qui

me permet d'affirmer d'emblée, et d'abord à moi-même, une volonté de rester au plus près de ce que j'ai éprouvé, cet après-midi : sans laisser l'amour-propre gangrener la scène, mais sans ignorer non plus la complexité agaçante de cette affaire, parce qu'à chasser l'amour-propre à longueur de pages, est-ce qu'on ne viserait pas le nirvana de l'amour-propre ?). Il se tenait debout et droit comme un Y à l'envers derrière les rangées de spectateurs assis, le micro à hauteur du cœur, et je ne saurai jamais quelle était la part de stratégie dans cette attitude – je ne l'avais pas vu entrer, peut-être était-il tout bonnement arrivé avec les retardataires condamnés à s'agglutiner au fond de la salle –, mais le fait est que, volontairement ou non, Treillou campait sur ses deux pieds écartés au-delà de la trouée de lumière poussiéreuse que provoquaient les portes vitrées baignées de soleil ; autant je voyais parfaitement les spectateurs des premiers rangs se retourner pour compter les points, autant je devais plisser les yeux pour distinguer ses traits, son assurance grinçante à contre-jour.

— Reste qu'il y a eu quatre crimes sexuellement atroces, autant de victimes, or un crime est un crime, et s'obstiner à clamer l'innocence de Georges Pessant n'enlèvera jamais rien à l'horreur effroyable qu'ont vécue ces victimes.

— Peut-être, mais Pessant aussi est une victime ! La victime d'une aveuglante erreur judiciaire !

— De votre point de vue. Encore faudrait-il le démontrer...

— Y a-t-il pire assassinat que l'assassinat légal d'un innocent, un assassinat perpétré au nom de l'ordre moral et social ?

— Vous ne pouvez pas raconter l'histoire comme ça !

— C'est ce qu'on verra !

C'est ce qu'on verra ? *In petto* j'ai pensé qu'on ne verrait rien du tout, que je m'avançais dangereusement sous le coup de l'émotion, mais j'ai préféré couper court et laisser l'animateur signaler, en excellent professionnel, qu'une dame en vert levait la main depuis plusieurs minutes, après tout Georges Pessant n'avait aucun rapport avec l'intitulé de notre débat (j'y reviendrai, il s'agit d'être clair et précis, mais pas de tout mélanger). J'étais surpris par le malaise qui m'avait saisi à devoir répondre en public d'une affaire dont j'ai effectivement parlé souvent, justement parce que l'ignorance collective où tout le monde la maintient me semble indécente quand les journaux et la librairie ne cessent de réécrire l'affaire Dominici, ou les procès de l'empoisonneuse de Poitiers, Marie Besnard, ou le coup de folie des sœurs Papin, sans parler de l'affaire Sez nec – si on en a bouffé de celle-là ! – et tant d'autres faits divers qui nourrissent la trésorerie des éditeurs après avoir accru la renommée des échetiers. Ça continue, notez bien, et pour le coup j'admets être loin d'atteindre à une intelligence déliée de toute prétention littéraire et avoir beaucoup de travail devant moi avant de pouvoir m'affirmer affranchi des forces obscures qui font

des écrivains les marionnettes d'un jeu de dupes hautement égocentriques et nécessiteuses. Hélas, j'ai pu le vérifier pas plus tard qu'en juillet dernier, à mesurer la puissance de ma déception, après avoir lu le dossier estival sur « le goût du crime » du *Figaro Magazine* : heureux de constater qu'on échappait pour une fois aux sempiternelles histoires recuites du curé d'Uruffe ou de Martin Dumollard ou du vieux Gaston Dominici (plus de six mille entrées Google !), je m'étais pris à espérer que Georges Pessant serait au moins mentionné, il n'y a pas tant de faits divers tragiques dans lesquels l'écriture tient le premier rôle ; à dire vrai, j'en étais même venu à attendre du journaliste qu'il soit suffisamment rigoureux pour ne pas manquer de valoriser l'important travail d'enquête que j'ai pu effectuer et les traces qu'il en reste dans *Disparaître* ou dans *Une guerre sans fin* – peut-être se trouverait-il des lecteurs curieux pour commander l'un ou l'autre de mes livres, fût-ce en plein mois de juillet, puisque j'en ai parlé trois fois déjà, trois fois, tout de même, et je pense pouvoir me targuer d'une certaine pertinence dans l'analyse (cela dit sans fausse modestie et quoi qu'en pense Marc Treillou). Mais, non, et vu ma façon de le tramer à l'envers ça ne doit pas vous provoquer là grand suspens, non, rien, pas la moindre trace de l'assassin à la Simca 1000 dans *Le Fig Mag*. C'est qu'on ne greffe pas impunément une feuille inédite au marronnier, il faut croire, ça pourrait inciter les lecteurs à la critique. Ça leur donnerait à réfléchir

au-delà des usages estivaux, cette confrontation sur les plages avec l'écriture et la mort, la justice et le sexe, nonobstant la question qu'ils ne pourraient que se poser, les lecteurs avertis, d'où sort cette histoire, pourquoi n'en a-t-on jamais entendu parler alors qu'elle a défrayé la chronique autrefois, qu'est-ce que ça dissimule, ce silence, est-ce que par hasard on nous cacherait tout on nous dirait rien, et ça n'est pas franchement ce qu'ils veulent, les lecteurs, dans le numéro de la mi-juillet, ils veulent plutôt des flics sensibles et des juges honnêtes et des avocats pleins d'humanité pour raconter des affaires claires qui ne risquent pas de les déstabiliser, aucune crainte, bronzes tranquilles sur le boulevard des allongés...

Les mots coulent tout seuls, mais je ne suis pas sûr que la pente soit la bonne, qui laisse la colère ou le ressentiment revenir par la fenêtre à l'orée d'un nouveau livre. Tout de même, passé l'instant de surprise d'entendre quelqu'un me parler en connaissance de cause de l'affaire Pessant, serait-ce à Montélimar par le plus grand des hasards, j'aurais dû me réjouir. Pourtant, la manière dont Treillou m'a interpellé m'a immédiatement trouvé sur la défensive, sans bien savoir pourquoi, sinon la certitude intuitive qu'il avait vraiment la prétention de bousculer ma vision de cette histoire, et je me demandais comment c'était dieu possible, ici, à Montélimar, renvoyé que j'étais avant même d'en prendre conscience à l'une des inquiétudes majeures de laquelle assumerait le risque d'un vrai fait divers :

l'idée que l'on pourrait être confronté à quelqu'un qui l'a vécu de près, qui l'a subi ou qui connaît ceux qui l'ont subi, et qui supporterait mal qu'on veuille en tirer des phrases et encore des phrases, et même de la reconnaissance, de l'argent, sans parler de la place que j'occupais à la tribune quand il se tenait sans chaise au fond de la salle... L'ambivalence me tenaillait, ou plus correctement elle m'écartelait, l'ambivalence, amplifiée de se jouer en public, quand j'ai toujours eu du mal avec l'exercice de la parole publique, surtout dans ce genre de festival où la condition *sine qua non* de l'aisance est la capacité à se persuader que son échelle des valeurs littéraires est plus solide que celle des voisins, je ne suis pas doué pour ça (il est vrai, à ma décharge, que les autres ont des échelles généralement plus courtes, un brin ridicules mais plus faciles à sécuriser). Bref, pour une fois que je rencontrais un lecteur concerné par l'affaire Pessant, voilà qu'il me déstabilisait aussitôt, sûr de lui à prétendre démolir ma petite démonstration bien rôdée par un biais tout à fait inattendu...

Sans aller jusqu'à parler de compassion pour les victimes, il faut admettre que je n'en ai pas tenu grand compte dans mes récits, et pas plus dans mon travail pour France Culture, à faire mon miel des écrits de Pessant et ériger en parabole les erreurs symptomatiques de la machine judiciaire considérée de toute ma hauteur, sans m'inquiéter des affects des juges ou des policiers ou des journalistes. Tous, à l'époque, n'avaient pu qu'être profondément révoltés

n'est pas chez Balzac affirmant aux premières pages du *Père Goriot* que « ce drame n'est ni une fiction, ni un roman. *All is true*, il est si véritable, que chacun peut en reconnaître les éléments chez soi, dans son cœur peut-être ». Ce roman n'est pas une enquête, on ne va pas en faire un drame. C'est une fiction.

Nothing is true ? Rien n'y est vrai sinon le jeu, qui nous apprend à distinguer la vérité du vraisemblable. Alors, je fais chercher « L... » – remplacer par « Montélimar », idem pour rebaptiser l'autre Treillou, et basta, je vous laisse débrouiller l'histoire. Depuis le temps que je voulais terminer un livre avec cette phrase, allons-y, puisqu'à jamais ce vrai roman des coupeurs de tête ou roman vrai des têtes coupables restera pour ses lecteurs à *reprendre du début : da capo*.

Mise en page par Méta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELJN000316.N001
Dépôt légal : mars 2010